

INTRODUCTION

Renaud ALEXANDRE, Charles GUÉRIN, Mathieu JACOTOT¹

Réuni pendant plusieurs années à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, le séminaire « Pensée et modes de pensée à Rome » visait à étudier l'activité intellectuelle et mentale des Romains sous ses différentes formes, quel qu'ait été son niveau d'élaboration ou d'abstraction, en observant la pensée à l'œuvre dans des domaines divers, qui ne relevaient pas nécessairement de la seule production théorique. S'il traitait de l'élaboration des doctrines et des concepts, il a également abordé la manière dont s'exerçait et se révélait la pensée sur des terrains moins proprement réflexifs tels que l'imagination, les croyances, les valeurs ou les pratiques propres au *mos* romain.

L'approche de la pensée romaine par le biais exclusif des concepts et des textes strictement théoriques aurait été réductrice, car elle n'aurait donné accès qu'à un seul mode de pensée, dont le contenu et la forme ne représentent qu'un pan de la culture romaine. Il importait donc de prendre en compte la diversité des témoignages, qui peuvent laisser place à différents degrés de conceptualisation. Ainsi, un texte philosophique peut prendre sens en référence à une production littéraire contemporaine traitant du même objet et à la manière dont cet objet est lui-même vécu dans la pratique quotidienne des Romains.

Plus encore, il convenait de réintroduire cette diversité au niveau du texte lui-même : un texte ne constitue pas un objet monolithique, mais peut revêtir plusieurs statuts concurrents ou complémentaires. Document historique susceptible de nous renseigner sur une pratique ou un ensemble de *realia*, le texte littéraire, inscrit dans son époque, poursuit aussi des fins esthétiques ou idéologiques. Il peut enfin révéler l'axiologie au moyen de laquelle l'auteur juge et construit un objet au moment même où il le représente à ses lecteurs.

En liaison avec ces trois paliers textuels, nous avons tenté d'observer les manifestations de la pensée romaine à trois niveaux différents. En conjuguant

1. R. Alexandre, Ch. Guérin et M. Jacotot sont respectivement ingénieur de recherche à l'IRHT ; maître de conférences en langue et littérature latines à l'université Paul-Valéry Montpellier III et membre junior de l'Institut universitaire de France ; professeur agrégé de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Henri-Poincaré de Nancy.

les approches de l'histoire des idées et de l'histoire culturelle, trois domaines d'étude ont été associés et confrontés.

- Idées et concepts : la pensée réflexive et intellectuelle

Il s'agit là du niveau le plus fréquemment abordé quand il est question de la pensée romaine. C'est le domaine de la pensée consciente et abstraite. Pensée des philosophes, des maîtres de rhétorique ou des savants (médecins, naturalistes...), elle élabore, théorise et conceptualise. Cette approche permettait de comprendre comment les concepts sont construits, mis en système puis utilisés.

- Imaginaires et idéologies : la pensée non savante

Cette deuxième strate est celle de la pensée qui, tout en révélant une activité intellectuelle intense et structurée, ne se présente pas comme réflexive. Pensée des artistes, des moralistes ou des polémistes, cette pensée non savante ne vise pas la constitution d'un corps de connaissances. Plus largement encore, elle peut s'incarner sous la forme d'une pensée plus commune et plus quotidienne, qui ne répond pas à des normes de production aussi clairement définies que celles des genres littéraires canoniques, par exemple. C'est ainsi que l'on pouvait tenter d'observer les productions artistiques, les croyances, les normes, les valeurs morales ou sociales.

- Sensibilités et mentalités : la pensée pratique

Ce dernier niveau concerne la pensée telle qu'on peut l'observer à travers la conduite des individus, les mœurs et les usages romains; il s'agissait, dans ce cas, d'utiliser les comportements comme des révélateurs de la pensée. Les usages, les rites et les coutumes devenaient ainsi les signes d'une culture partagée.

L'enjeu était alors de parvenir à étudier un même objet à ces trois niveaux d'élaboration afin d'aborder la pensée romaine en associant ces trois facettes. Telle que nous l'avions définie, cette approche permettait d'affronter le problème de l'unité de la pensée romaine dans son ensemble : la question de son évolution chronologique, bien qu'elle soit souvent perçue comme inscrite dans la longue durée – et semble donc peu propice à des changements rapides – devait en effet être posée. Fallait-il établir, par exemple, une distinction entre une pensée romaine païenne et une pensée romaine chrétienne? La possibilité de variations géographiques devait également être prise en compte.

Par ailleurs, la notion même de « pensée romaine » devait être mise en question. Étudier les manifestations d'un même objet sous ses différentes formes conduisait à distinguer les représentations individuelles (propres à un auteur) et les représentations collectives (propres aux Romains). Pouvait-on alors postuler l'existence d'une « pensée » singulièrement romaine?

Pour tenter de répondre à ces questions et pour explorer les trois domaines précédemment mis en évidence, des approches diverses ont été combinées : les sources textuelles ont été privilégiées, mais elles ont été sollicitées de manière plurielle, du point de vue linguistique, philologique, littéraire, philosophique ou anthropologique.

La honte à Rome

C'est dans ce cadre de travail qu'a été étudié le thème de la honte dans la Rome antique. Ce dernier peut en effet se prêter aux trois approches précédemment identifiées. La honte est un concept formalisé par des savants, qu'ils soient rhéteurs, philosophes, médecins ou juristes. Elle est tout autant un objet littéraire et idéologique : dans le domaine littéraire, elle constitue une topique majeure de la poésie élégiaque ou de la comédie, sous des modalités diverses, comme la honte de la jeune fille dans l'élégie ou la honte du *iuuenis* débauché dans la comédie ; sur le plan idéologique, le *pudor* est valorisé comme l'une des vertus ancestrales. Enfin, la honte est une expérience révélatrice de certains modes de pensée romains : elle est un sentiment pénible et la faute honteuse provoque une forme d'ostracisme social pour celui qui la commet.

Analysable à chacun des niveaux de conceptualisation qui viennent d'être définis, cette notion de honte soulève différents problèmes méthodologiques que les contributions qui suivent sont contraintes d'affronter.

On doit remarquer, en premier lieu, qu'il n'existe pas en latin de terme absolument identique à celui de « honte ». Ce dernier se trouve éclaté en différentes unités lexicales, *pudor* principalement, mais aussi *rubor*, *turpitudine* ou *uerecundia* – entre autres. Une étude onomasiologique est donc indispensable, afin de déterminer comment les Romains se représentent et définissent le phénomène de la honte tel que nous le comprenons. Il importe également de préciser la relation entretenue par cet objet avec d'autres notions romaines complexes, mais d'une grande importance dans le paysage mental des Romains, comme la dignité, l'honneur, la culpabilité ou la faute.

Parallèlement à cette première approche, il est nécessaire d'évaluer l'homogénéité ou, à l'inverse, l'hétérogénéité de la honte dans les mentalités et la pensée romaines. La honte théorisée par les médecins, représentée par les poètes et ressentie par le simple citoyen est-elle la même dans chaque cas, ou y a-t-il lieu d'opérer des distinctions entre ces diverses manifestations ? La honte comme phénomène vécu doit-elle être distinguée de la honte comme objet de pensée ? Et quel lien peut-on véritablement établir entre les pratiques concrètes de la honte et sa théorisation ?

Plus radicalement, il faut s'interroger sur la légitimité d'une application de la notion moderne de honte à l'Antiquité romaine. Peut-on constituer différentes réalités romaines en un objet unique ou doit-on préserver leur diversité ? La notion de honte possède-t-elle une valeur épistémologique et heuristique pour l'étude de l'Antiquité ? Peut-on en faire un objet d'étude cohérent ou faut-il seulement la situer à l'horizon de notre travail ? Quelle que soit la réponse à ces questions, il paraît nécessaire, pour notre étude, de partir de l'intérieur de la culture romaine en tentant de se déprendre du point de vue moderne :

on s'appuiera ainsi sur une observation des textes et non sur une définition préconçue de la honte.

Mais la notion de honte pose également des problèmes d'interprétation qui lui sont spécifiques.

La première question qui s'impose est celle de l'évolution chronologique du phénomène à la fois psychologique, social et culturel qu'est la honte sur une durée aussi longue que celle de l'ère romaine en Méditerranée. L'étude de cet objet chez des auteurs aussi éloignés dans le temps que Cicéron, Celse, Cyprien ou Isidore de Séville permet, dans les pages qui suivent, d'apporter des éléments de réponse.

La honte est un concept sociologique qui a reçu une place particulière dans les travaux d'E. R. Dodds sur le monde grec antique. Reprenant une distinction établie par R. Benedict, dans son étude du Japon du milieu du xx^e siècle, entre « cultures de la honte » (*shame cultures*) et « cultures de la culpabilité » (*guilt cultures*), Dodds a montré que la Grèce homérique relève d'une *shame culture*² : l'action y est gouvernée par le souci de l'estime de l'entourage et par des sanctions extérieures. Les héros vivent dans un monde qui ignore le remords ou la culpabilité et règlent leur comportement à l'aide de l'αἰδώς : ils redoutent de perdre la face devant leurs pairs. À la lumière de ces études, on peut alors s'interroger sur le statut de la culture romaine : relève-t-elle d'une *shame culture* ou d'une *guilt culture*? Mais le problème soulevé par Dodds, qui est en somme celui de l'intériorité, peut aussi traverser la notion même de honte. La honte est-elle à Rome un fait social extériorisé, localisé dans le regard de l'autre sur soi? Ou représente-t-elle un phénomène éthique intériorisé (la honte de soi)? Ces deux modes de fonctionnement ont pu se succéder, voire coexister à certaines époques.

Enfin, la honte est fréquemment pensée comme une réalité négative, un sentiment désagréable, s'accompagnant d'une gêne physique. Mais elle recèle également un aspect positif : la retenue – que dénote d'ailleurs le terme de *pudor* – et l'intériorisation de la contrainte sociale. Nous aurons à examiner comment la honte a pu être également pensée comme un sentiment positif, préservant par exemple celui qui la ressent de la funeste *audacia*.

Contributions du volume

À la fois objet théorique, topique littéraire et réalité émotionnelle ou sociale vécue, la honte appelle un regard complexe, qui doit se faire à la fois lexicologique, rhétorique, littéraire, juridique, médical et philosophique. C'est ce regard varié que portent sur notre objet les contributions ici réunies.

2. R. Benedict, *The Chrysanthemum and the Sword : Patterns of Japanese Culture*, Londres, Secker & Warburg, 1947 ; E. R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Flammarion, 1977, p. 11-70.

La première d'entre elles (J.-F. Thomas, « Sur la lexicalisation de l'idée de honte en latin ») constitue une étude sémantique comparée de trois termes utilisés en latin pour désigner la honte, *pudor*, *uerecundia* et *rubor*. Elle jette les indispensables bases lexicales de l'enquête, analyse les relations de ces termes avec le vocabulaire du déshonneur et débouche sur une interprétation plus générale de ce phénomène, en mettant notamment en avant la part qu'y prennent la conscience individuelle et le jugement de la collectivité.

Dans un deuxième temps, trois contributions proposent une approche de la honte à Rome qui confronte pensée théorique et pensée non savante au sein de textes techniques. F. Dupont (« Le *pudor* de Crassus, à partir du *De oratore* de Cicéron ») l'envisage en associant deux domaines : celui des pratiques de sociabilité propres aux grands *nobiles* des années 90 av. J.-C. et celui des normes régissant leurs interventions publiques. Le *pudor*, qui représente l'une des qualités essentielles de l'orateur, fait également partie des règles de la conversation. F. Dupont montre ainsi quel usage les interlocuteurs du *De oratore* font du *pudor* afin de tenir des propos malgré tout techniques (qu'est-ce qu'un orateur ? qu'est que l'éloquence ?) sans pour autant enfreindre les règles de la bienséance et être ravalés au niveau des rhéteurs privés de *dignitas*. S. Arnaud-Lesot (« Les aspects médicaux de la honte dans le *De medicina* de Celse ») étudie la honte sous l'angle médical. Elle montre comment la honte apparaît chez Celse comme un facteur qui perturbe l'exercice de la médecine, qu'elle soit ressentie par le malade qui s'offre au regard du médecin ou par le médecin lui-même : le *pudor* est analysé par Celse comme une entrave à l'*ars*. A. Ruelle (« Le citoyen face aux pratiques collectives de la honte à Rome : le droit et les dieux, ou deux poids, deux mesures ») nous livre une approche juridique de la honte. Son propos est d'étudier sur la longue durée les manifestations collectives d'hostilité à un individu (*obuagulatio*, *endoploratio*, *flagitium*, *conuicium*, etc.) qui visent à susciter la honte chez ce dernier, que ces pratiques soient régulées ou non reconnues par le droit. Celles-ci sont replacées dans l'anthropologie juridique et religieuse romaine, puis envisagées selon la lecture qu'en ont faite les auteurs chrétiens.

Dans un dernier temps, trois contributions analysent la honte en s'intéressant à des étapes idéologiques essentielles de l'histoire longue de Rome : principat, mise en place des modes de pensée chrétiens, christianisme établi. S. Benoist (« Honte au mauvais prince, ou la construction d'un discours en miroir ») étudie la place de la honte dans la construction de la figure du bon ou du mauvais empereur, depuis les Julio-Claudiens jusqu'aux Sévères. L'étude des discours de blâme et d'éloge du souverain et l'analyse de la réflexion sur les vertus que l'on attend de lui permettent de définir ce qu'est à cette époque le bon exercice du pouvoir. Sont notamment examinées des œuvres telles que la tragédie prétexte *Octavie*, les biographies de Suétone et l'*Histoire Auguste*. L. Ciccolini (« Honte et conversion chez Tertullien et Cyprien ») envisage le rôle que les auteurs chrétiens accordent à la honte dans le cadre de la vie morale et spirituelle. En

s'intéressant aux différents contextes d'usage de la honte, elle analyse la manière dont ses représentations ont pu évoluer quand celle-ci a été mise en relation avec les notions de faute, de conversion et de salut : on peut ainsi percevoir comment la notion a été modifiée et enrichie par ses usages chrétiens. Ce problème est également abordé par J. Elfassi (« De la honte classique à la honte chrétienne ? Quelques réflexions d'après l'œuvre d'Isidore de Séville »), qui dégage les aspects spécifiques de la notion de honte telle que l'emploie Isidore, et distingue parmi eux ceux qui peuvent être considérés comme proprement chrétiens et ceux qui conservent une valeur très proche de celle qui était la leur dans le monde païen. Il tempère ainsi l'opposition frontale entre un univers païen qui serait celui de l'extériorité et un univers chrétien marqué par l'intériorité.

J. Dangel avait présenté dans le cadre du séminaire une communication portant sur le thème essentiel de l'amour honteux dans l'élégie romaine et sur le traitement des valeurs traditionnelles romaines au sein de ce genre littéraire. La maladie ne lui a pas permis d'achever l'article qu'elle souhaitait publier dans ce volume.